

Bonne nouvelle ! Un consortium des études féministes francophones au Québec et au Canada

par Marie-Andrée Roy, directrice

Le 9 mai dernier, dans le cadre du Congrès de l'Acfas, a été inauguré le Consortium des études féministes francophones au Québec et au Canada! Ce consortium regroupe quatre institutions : l'Institut de recherches et d'études féministes (IREF) de l'UQAM, l'Institut d'études des femmes (IEF) de l'Université d'Ottawa, la Chaire d'étude Claire-Bonenfant sur la condition des femmes de l'Université Laval et l'École d'études des femmes du Collège universitaire de Glendon de l'Université York.

Cette heureuse initiative est née d'une rencontre entre Lyne Kurtzman (IREF) et Dominique Masson (IEF) où elles ont convenu de l'importance de développer des échanges et des collaborations entre les instituts féministes francophones. Des discussions, au cours de la dernière année, ont permis aux directions de quatre instituts de cerner trois grands objectifs : 1) stimuler la concertation interuniversitaire sur les enjeux et le développement de la formation et de la recherche sur les femmes et les rapports de sexe ; 2) accroître la collaboration entre les unités offrant des programmes d'enseignement en

études féministes et des femmes ; 3) favoriser le développement et la



Les directrices des quatre unités fondatrices du consortium : de gauche à droite, madame Gertrude Mianda (Université York), madame Louise Langevin (Université Laval), madame Jennie Abell (Université d'Ottawa) et madame Marie-Andrée Roy (UQAM)

diffusion des recherches féministes francophones au Québec et au Canada. Le Consortium entend organiser un colloque annuel en études féministes à l'Acfas et tenir à la même occasion une rencontre de travail et de concertation avec ses institutions membres.

Les institutions féministes universitaires sont confrontées pour les prochaines années à des enjeux importants. Si les études et les

recherches féministes sont bien présentes et légitimes dans nos universités, force est de constater qu'elles ne sont pas parvenues à **transformer les paradigmes des disciplines** en sciences humaines et sociales pour faire pleinement place aux femmes et aux rapports sociaux de sexe. Nous avons besoin de rassembler nos forces pour y parvenir. La première génération de professeures/chercheuses féministes prend progressivement sa retraite. Il importe de faire entendre nos voix pour soutenir un **renouvellement du corps profes-**

soral qui fait place aux chercheuses féministes. Les savoirs féministes francophones, qui sont minoritaires tant au plan disciplinaire que linguistique, ont besoin pour leur avancement non seulement d'espaces de discussions libres et démocratiques pour confronter leurs analyses mais ils commandent aussi une volonté politique claire et déterminée pour assurer la **reconnaissance de la valeur et de la pertinence de la recherche féministe produite en langue française**. Je suis convaincue que le Consortium va constituer, au cours des prochaines années un formidable levier pour relever ces défis et enjeux!

La présidente du Conseil du Statut de la femme, Christiane Pelchat, appuie la création du Consortium

« Le 75^e Congrès de l'Acfas est le théâtre de la première rencontre officielle du Consortium des études féministes francophones du Québec et au Canada, et je suis fière de souligner cet événement.

Depuis plusieurs années, les écoles et les instituts universitaires d'études féministes francophones contribuent à l'avancement des connaissances des réalités et des conditions de vie des femmes, un domaine négligé de la recherche en science sociale.

Au Québec et au Canada, les gains des femmes sont relativement récents et demeurent fragiles. Par exemple, aux dernières élections, malgré un nombre record de candidates, la présence des femmes à l'Assemblée nationale est passée de 31 % à 26 %. Il s'agit d'un premier recul depuis que nous avons obtenu le droit de vote en 1940. Des exemples tirés de l'actualité nous rappellent trop souvent la présence du plafond de verre dans d'autres secteurs.

Avec la montée de la droite, il est à prévoir que le féminisme soit de plus en plus remis en question. Le nouveau consortium pourrait devenir un des phares de la recherche et de la pensée féministe au pays, ainsi qu'un rempart contre cette mouvance idéologique.

Non seulement vous serez en mesure de porter plus loin le bagage de connaissance, mais vous pourrez aussi ouvrir des voies nouvelles pour éclairer les décideurs soucieux d'instaurer une authentique égalité entre les femmes et les hommes et leur permettre de contrer ceux qui s'y opposent».

Sommaire

↳ La présidente du Conseil du statut de la femme appuie la création du Consortium	p. 2
↳ Conjoncture financière difficile à l'UQAM	p. 2
↳ Entrevue avec la professeure Micheline de Sève	p. 3
↳ Des cours et des prix	p. 6
↳ Line Chamberland : deux projets subventionnés	p. 6
↳ Acfas 2007 : un colloque stimulant!	p. 7
↳ L'histoire de l'histoire de l'art des femmes	p. 8
↳ Symposium Femmes, féminisme et philosophie	p.10
↳ Des conférences	p. 13
↳ Quelques nouvelles	p. 16
↳ Nouvelles parutions	p. 18

Conjoncture financière difficile à l'UQAM

Vous avez toutes et tous entendus parler de la conjoncture financière difficile que traverse l'UQAM actuellement. Cette conjoncture n'est pas sans affecter l'Institut. Notre budget de fonctionnement 2006-2007 avait été amputé de 3%. À cela il faut ajouter pour l'année 2007-2008 un autre 4% et déjà, pour les années 2008 à 2010 d'autres compressions sont à prévoir. Il importe aussi de savoir que nous n'avons pas de budget récurrent pour le développement de la recherche et que, à ce chapitre, nous devons tout aller chercher à la pièce. La prochaine année sera donc « sportive » si on ne veut pas que les études et la recherche féministes à l'UQAM « ratatinent » comme peau de chagrin.

En ces temps rudes, il me semble qu'il faut garder le cap sur deux points de ralliement :

- 1) Ce serait se leurrer que de croire que l'UQAM n'a que des ennuis liés à son développement immobilier. Le principal problème reste celui de son budget de fonctionnement qui n'est pas « gérable » parce que le gouvernement Charest s'entête à ne pas réinvestir les sommes requises dans les universités. Qui plus est, ce même gouvernement retient 100 millions pour les années budgétaires 2005 à 2007 de l'UQAM, forçant ainsi cette dernière à puiser dans sa marge de crédit et à payer des intérêts astronomiques. **Continuons donc d'exiger, avec toute la communauté universitaire, un véritable réinvestissement dans les universités.**
- 2) La mission qui nous est propre consiste à assurer des enseignements

féministes de qualité et à travailler au développement et au rayonnement de la recherche féministe. En ces temps de turbulence, le meilleur service qu'on peut rendre à l'IREF et à l'UQAM, c'est de ne pas se laisser détourner de ce qui constitue le cœur de notre mission académique et le sens de notre engagement féministe universitaire: des enseignements et des recherches féministes de grande qualité. Et cela est possible si on se donne la main pour le faire : étudiantes, employées, professeurs, chargées de cours, professionnelles, etc. Solidarité féministe!

Marie-Andrée Roy

Entrevue avec la professeure Micheline de Sève

Moi je donne la note de départ, mais la musique, c'est les étudiantes qui la font

par Julie Thérour-Séguin, adjointe de recherche à l'IREF



Le cours FEM7000 Séminaire multidisciplinaire en études féministes est le seul cours obligatoire de la concentration de 2^e cycle en études féministes à l'IREF et il a été donné la première fois en 1993, par Micheline de Sève. Nous avons réalisé cette entrevue dans le but de mettre en relief la participation et le rôle prépondérant de Micheline dans la mise en place du cours et aussi d'entrevoir le parcours de cette professeure de science politique qui a marqué le cheminement intellectuel de plusieurs jeunes féministes. L'entrevue complète est disponible sur le site Web de l'IREF: www.iref.uqam.ca Nous vous présentons ici une partie de l'entrevue.

Julie Thérour-Séguin : Qu'est-ce qui t'a aidée à construire le cours FEM7000 ? Peux-tu nous dire un peu comment il s'est modifié au fil du temps, tant au niveau méthodologique que du contenu ?

Micheline de Sève : L'orientation générale ne s'est pas modifiée. Je l'ai construit d'abord en me disant qu'il

fallait qu'il y ait une discussion sur les méthodes, et le *stand point* était déjà là. C'est-à-dire les savoirs situés, l'épistémologie féministe, c'était là depuis la première année. Ensuite, j'ai choisi l'axe sexe/genre pour analyser les différents courants féministes à

travers ce débat-là. Le but était d'avancer un questionnement qui permette de mettre en rapport les différents courants féministes. Donc l'idée d'un féminisme au pluriel était là dès le départ. Ensuite c'était la curiosité de voir ce que ça allait donner avec des étudiantes venant de différentes disciplines. À chaque année c'était un autre bassin, et il y a des courants de force. Il y a une année, j'en avais 4 ou 5 qui venaient de sexologie, alors les thèmes de la sexualité sont ressortis davantage. Tout le débat sur la prostitution/travail du sexe est arrivé, etc. J'ai appris beaucoup parce que je ne connaissais pas grand-chose là-dedans.

À chaque année j'ai eu des surprises parce que les étudiantes sont arrivées avec des questionnements propres ou une façon de traduire ce que j'amenais, de le questionner, de l'interpeller en fonction de leur discipline. Et c'est ce qui me fascinait dans ce séminaire, c'est ce que j'ai aimé tout au long. Je regarde mes listes d'étudiantes et je sais que cette année-là ça a été tel sujet, telle autre année, telle chose. Ça a varié énormément. Je me suis aussi rendu compte, après la relec-

ture des syllabus depuis le début du séminaire, que dès le départ, les grandes tonalités, les problématiques, étaient là. Féminisme et postmodernisme, c'est venu la 3^e année. Je pensais que c'était venu beaucoup plus tard, en fait c'est venu assez tôt. L'année d'avant, je parlais déjà de féminisme et post-féminisme, et après je parlais de féminisme et postmodernisme qui est une approche positive. Mais c'était tout de suite là.

JTS : Donc en 1996 ?

MdS : Non, en 1995. Ce qui a changé, c'est la place prise par chaque thème. Parce que plus ça va plus on a tendance à ajouter des textes et les étudiantes ne peuvent pas en absorber plus parce qu'il faut qu'elles travaillent sur leur mémoire. Donc, il faut qu'elles puissent mettre en rapport ce que je leur donne avec ce qui, elles, les intéresse d'un point de vue théorique. Le problème, c'est toujours ça. Revenir à la structure, faire des choix souvent déchirants, inviter à faire des lectures complémentaires, en restant dans la bibliographie. Mais m'arranger pour que ça ne déborde pas trop. J'ai eu tendance à diminuer le nombre de semaines accordées au débat sur la méthodologie. Je m'en rends compte maintenant.

JTS : Qu'est-ce que tu entends par le débat sur la méthodologie ?

MdS : La question des savoirs situés, de la recherche-action, du débat sur le qualitatif, le quantitatif. Ce type de débat était plus présent au début. Il occupait au moins 3-4 semaines et à la fin du cours, il était réduit à deux

semaines. Je le ramène parfois en incidente dans les autres semaines. Il y avait trop de choses à effleurer encore sur les différents courants féministes, culturalistes, essentialistes et sur tout le questionnement sur l'identité femmes ou l'intersectionnalité. Plein de choses se rajoutaient pour lesquelles il fallait garder du temps. Et j'ai toujours gardé presque la moitié du cours pour les travaux des étudiantes parce que je trouve que le séminaire est aussi un endroit où pouvoir confronter, avec les autres participantes au séminaire, ce sur quoi elles travaillaient dans leur discipline. Ça c'est très, très important, je n'ai jamais transigé là-dessus, j'ai laissé tout le temps qu'il fallait, autour de 4 à 5 semaines pour les présentations. Que chacune ait au moins une heure pour présenter ses thèses et les discuter.

Le résultat, c'est que ça a souvent débordé. C'est-à-dire que les dernières années, on se faisait des gros séminaires qui commençaient à 9h30 le matin et qui finissaient à 15-16 hrs, avec un bon dîner quand même ! Et les étudiantes ont toujours été d'accord pour le faire. Ce séminaire-là a presque toujours débouché sur des rencontres informelles. Les premières années, je me souviens d'excellents soupers organisés par les étudiantes, même parfois six mois après la fin du séminaire, parce qu'on ne voulait pas se perdre de vue. Et il y a toujours eu des trucs comme ça. Une suite, soit parce qu'elles se voient entre elles, soit parce qu'elles viennent me voir, soit parce qu'on trouve moyen à un lancement ou une autre occasion, de se retracer.

Au-delà du séminaire un milieu de vie se crée, un milieu intellectuel, de réflexions personnelles où il se noue des amitiés: un milieu où il s'est noué un rapport absolument fantastique qui sert de support pour la création.

JTS : Est-ce que le contexte socio-politique influence la construction des

cours? S'il se passe telle chose dans le monde ou telle chose au Québec, est-ce que tu ressens le besoin de l'intégrer dans le contenu du cours ?

Au-delà du séminaire un milieu de vie se crée, un milieu intellectuel, de réflexions personnelles où il se noue des amitiés (...)

MdS : Je n'ai pas besoin, ça va venir des étudiantes. Je n'ai pas à l'anticiper, je ne sais pas ce qui va arriver. Je dois me laisser surprendre. Qu'est-ce que les étudiantes du séminaire cette année-là veulent amener? Évidemment, la veille du cours, je regarde de quel programme elles viennent, et ça me donne une idée, mais je ne les ai pas vues, je ne sais pas qui elles sont. Le séminaire, ce n'est pas moi seulement qui le fait, ça se fait dans un aller/retour et je n'ai pas de pistes, je ne sais pas d'avance ce qui va sortir.

JTS : Tu n'as pas de prise, tu as la prise théorique mais le contenu va évoluer avec les groupes que tu vas avoir.

MdS : Encore une fois, la musique c'est les étudiantes qui la font. Je donne la note, c'est déjà beaucoup. Mais elles vont faire quelque chose avec. En autant que possible, de la musique pas trop atonale. (Rires)

JTS : Tu as parlé un peu de la pluridisciplinarité du cours, j'aimerais savoir si ça a été difficile parfois de réunir les étudiantes autour des questions féministes ? De quelle façon

as-tu pu intégrer le fait qu'elles viennent d'horizons différents ? Comment concilier des intérêts divergents finalement ?

MdS : Ce n'est pas des intérêts divergents dans la mesure où elles se questionnent sur le féminisme. Le problème est plus quand il y a une différence de formation féministe, quand tu as des étudiantes qui débarquent et qui auraient eu besoin d'un solide séminaire de lecture avant. Certaines le font l'été précédent et c'est heureux. La différence de niveau entre les étudiantes peut être plus difficile parce qu'il faut éviter qu'un rapport hiérarchique s'instaure. Mais en général ça c'est bien passé parce que la motivation est là. Celle qui en sait moins va pédaler davantage et les autres vont lui indiquer les pierres dans le ruisseau pour traverser plus vite. C'est plus facile quand quelqu'un peut te baliser un chemin que seul tu aurais pris plus de temps à explorer pour plus ou moins en arriver au même point. Le rapport entre les disciplines, c'est sur le plan pédagogique qu'il se joue, il fallait casser un peu le: « Ce que l'on fait chez nous c'est mieux que chez vous ». Ma première semaine avec mes textes de Bartky, etc. était à cet égard extrêmement importante pour amener les étudiantes à se respecter mutuellement, à accepter qu'il y ait des points qu'elles ignorent, et qu'elles allaient apprendre les unes des autres.

L'avantage d'un séminaire interdisciplinaire c'est que ça permet d'aller plus vite grâce au réseau qui se constitue. Si on ne veut pas rester au niveau de l'introduction permanente, un des pièges des études féministes – à un moment donné les étudiantes se plaignent qu'elles voient toujours les mêmes choses dans les cours, du moins en partie – il faut essayer de se remettre à niveau par l'interface. Si on veut dépasser ça rapidement, il faut s'assurer que quelqu'un va nous refaire le ABCDEF vite, pour qu'on puisse passer à plus. Parce que, elles, elles

sont intéressées à discuter ce qui est à MNOP. Alors si une étudiante veut nous amener avec elle sur MNOP, il faut qu'elle nous donne rapidement et minimalement les pré-requis pour comprendre.

Les femmes de ma génération sont presque toutes des autodidactes (...)
Bon, j'ai lu Simone de Beauvoir, mais c'est un peu loin, qu'est-ce qu'on fait avec ça ?
Elles m'ont dit : « On va t'aider ».

JTS : C'est aussi ton rôle d'arriver à faire le ABCD un peu plus rapidement pour que tout le monde se retrouve au même niveau.

MdS : Oui. Ou faire ce que l'on a fait les premières années et que l'on a plus ou moins maintenu, soit exiger que les étudiantes du cours aient d'abord fait la concentration de premier cycle en études féministes. Mais, il y a des années où on avait moins de monde et où on a accepté d'intégrer des étudiantes qui n'avaient pas forcément cette formation, parfois des étudiantes qui venaient de l'extérieur. À ce moment là, il y a du rattrapage à faire. Comme je disais, cette mise à niveau peut être faite par l'entremise d'un séminaire de lecture pendant l'été ou ça peut se faire en cours de route par une étudiante qui va lire davantage et qui va décider se consacrer seulement à ce séminaire au lieu d'en prendre deux autres.

JTS : Dans un autre ordre d'idées, qu'est-ce qui t'a amenée aux études

féministes ? Je pense que ce n'était pas là ton premier champ d'intérêt universitaire.

MdS : En effet, les femmes de ma génération sont presque toutes des autodidactes là-dessus. Moi mon champ d'études c'était les mouvements sociaux. À l'époque, des étudiantes sont venues me voir en me disant que le mouvement féministe c'était un mouvement social et que je pouvais travailler dessus. C'est arrivé à l'Université Laval, ça date un peu, en 1979, j'enseignais à cette université. Et je pense qu'à ce moment là, c'était Yolande Cohen qui devait donner un cours en études féministes en science politique mais elle n'était pas disponible et les étudiantes sont venues me chercher à un mois d'avis. Alors là je leur ai dit : « Bon, j'ai lu Simone de Beauvoir, mais c'est un peu loin, qu'est-ce qu'on fait avec ça ? » Elles m'ont dit : « On va t'aider ». Je n'étais pas dans ce champ-là. J'avais réglé mes problèmes à moi au niveau de l'identité personnelle, mais il y a même une époque où je parlais de moi au masculin, donc c'est tout dire ! C'était dans la foulée égalitariste. Mais là, arrivaient des filles très solides qui voulaient avoir un cours sur le féminisme et on leur a dit de se trouver une prof. Ce sont donc les étudiantes qui sont venues me chercher. C'était aussi simple que ça.

JTS : C'est intéressant comme démarche.

MdS : Ça s'est souvent fait comme ça. Le mouvement étudiant est souvent un mouvement qui pousse pour de nouvelles tendances. Ce sont les étudiants qui amènent les nouvelles problématiques à l'université. Des fois ce sont les enseignants, mais ce n'est pas toujours le cas. J'ai donc construit la première année mon cours sur femmes et politique en repartant sur l'anthropologie, le vieux débat de Engel, parce que j'étais encore très marxiste à l'époque.

JTS : Donc, tu as été amenée aux études féministes par l'enseignement des études féministes. Ce n'était pas un champ de recherche que tu as découvert par le biais de tes lectures.

MdS : À partir de là, c'est devenu un champ de recherche. J'ai commencé à travailler sur socialisme et féminisme, ensuite sur nationalisme et féminisme, genre et citoyenneté et je l'ai intégré dans tous mes travaux. Mais moi, ma thèse, portait sur le printemps de Prague.

JTS : Est-ce qu'il y avait un aspect féministe dans cette thèse ?

MdS : Non ! (Rires)

JTS : Si on faisait un petit bilan, qu'est-ce que tu retiendrais de ces 12 ou 13 ans d'enseignement dans ce séminaire ?

MdS : Une belle aventure. Et plein d'étudiantes, plein de personnes avec qui j'aurais aimé rester en contact. Il y en a plusieurs avec qui je suis restée en contact d'ailleurs. Mais c'est dommage, on a juste une vie ! N'empêche que ça a été une chance inouïe d'être en contact, chaque fois, avec un groupe d'étudiantes super motivées, qui en veulent. Ce n'est pas quelque chose que l'on retrouve tout le temps dans le milieu universitaire. C'est peut-être plus fréquent aux niveaux maîtrise et doctorat, même au bac, il nous arrive d'avoir des groupes plus riches que d'autres. C'est le plaisir d'être à l'IREF. Surtout depuis que le séminaire se donne dans les locaux de l'IREF, c'est encore plus étroit comme rapport avec l'institution. Et c'est une institution qui est vivante. C'est un nœud dans un réseau. L'IREF, c'est comme une gare, on en part, on y arrive, on n'y reste pas plus d'un an, deux ans, trois ans. C'est un endroit où ça bouillonne.

JTS : Merci Micheline

Des cours et des prix

par Lori Saint-Martin, coordonnatrice de l'enseignement

Les travaux préparatoires en vue de proposer un séminaire et une concentration de 3^e cycle en études féministes vont bon train. Ce printemps, j'ai consulté plusieurs personnes : **Micheline de Sève** et **Francine Descarries**, principales enseignantes du cours de 2^e cycle FEM7000, **Marie-Andrée Bertrand**, responsable pendant plusieurs années d'un séminaire multidisciplinaire en études féministes offert à l'Université de Montréal, ainsi que les professeures et les étudiantes qui se sont présentées à l'occasion de deux rencontres de groupe. Les consultations ont porté sur l'opportunité de créer ce cours, son contenu possible, les conditions d'admission et le moyen d'éviter les recoupements avec le FEM7000. Par ailleurs, un relevé des programmes existants mené grâce à une subvention UDP (Unités de développement de programmes de la Faculté des sciences humaines) nous a permis de constater qu'aucun cours semblable n'existe au Québec. Une occasion donc pour l'IREF d'innover en la matière. Les

consultations se poursuivront à l'automne et j'espère que la participation sera encore plus importante.

Chaque année, le printemps voit l'attribution du prix de publication du meilleur mémoire de maîtrise en études féministes. Cette année, trois mémoires étaient admissibles au prix :

- « La démocratie et le statut des femmes au Liban », de **Leila Bdeir**, étudiante en science politique (directrice : Micheline de Sève);
- « Les enjeux de la suppression hormonale des menstruations : une analyse des discours de professionnels de la santé », de **Mélissa Nader**, étudiante en sociologie (directrice : Anne Quéniart);
- « Le modelage du corps et de l'esprit féminins dans *Histoire d'Omayya* de Nancy Huston : une critique des représentations de genre », de **Judith Patenaude**, étudiante en études littéraires (directrice : Lori Saint-Martin).

Trois excellents mémoires qui disent toute la qualité de la relève, de l'avis des membres du comité, convoqué sous la présidence de **Marie-Andrée Roy** : **Rachel Bédard** des Éditions du remue-ménage, **Anita Caron** et **Simone Landry**, membres professeures honoraires. Je tiens à les remercier toutes les quatre de leur disponibilité et de leur rigueur exceptionnelles.

Le prix a été attribué ex aequo à Mélissa Nader et à Judith Patenaude et annoncé officiellement à l'occasion de l'Assemblée générale de l'IREF.

Félicitations à Mélissa et à Judith !

Les deux mémoires gagnants seront publiés cet automne dans les Cahiers de l'IREF. De belles lectures en perspective...

Entre-temps, bon été !

Line Chamberland : deux projets subventionnés sur l'homophobie dans la sphère scolaire

Pas question de chômer pour Line Chamberland, qui vient de renouveler son statut de professeure associée à l'IREF... Deux subventions du coup viennent de lui être accordées pour investiguer la problématique de l'homophobie en milieu scolaire. Le premier projet, « L'impact de l'homophobie et de la violence homophobe sur la persévérance et la réussite scolaires », est financé par le FQRSC (Appel d'action concertée) et atteint le chiffre rond de 230 178\$ sur trois ans. Cette somme comprend une libération d'une partie de sa tâche d'enseignement au collège de Maisonneuve. Le second projet, « Vulnérabilité et résilience face à l'homophobie scolaire chez les jeunes des minorités sexuelles dans les différents contextes environnementaux et culturels », est financé par le CRSH, pour une période de trois ans également, dans le cadre de son programme de subventions ordinaires de recherche. Le montant accordé est de 98 414 \$. Pour l'IREF, il est fort important de travailler sur ces thèmes en lien avec une perspective féministe.

Lyne Kurtzman
Responsable du développement de la recherche

Acfas 2007

Un colloque stimulant !

par Isabelle Lehuu, coordonnatrice de la recherche

Organisé conjointement par **Linda Pietrantonio**, professeure au Département de sociologie et d'anthropologie de l'Université d'Ottawa, et moi-même, le colloque 423 intitulé « Différenciation sociale et épistémologie féministe » s'est tenu à l'Université du Québec à Trois-Rivières lors du 75^e congrès de l'Acfas les 8 et 9 mai 2007, afin de renforcer la visibilité des études féministes à ce rendez-vous annuel de l'Association francophone pour le savoir. Ce colloque, le premier sous le chapeau du *Consortium des études féministes francophones au Québec et au Canada*, réunissait vingt-trois conférencières et sept présidentes de séances, chercheuses de l'IREF, de l'IEF (Institut d'études des femmes) de l'Université d'Ottawa, de l'Université Laval, de l'Université de Montréal, de l'Institut canadien de recherches sur les femmes, de l'UQTR, de l'Université d'Évry Val-d'Essonne et de l'Université François-Rabelais en France.

Foncièrement pluridisciplinaire et multidimensionnel, le colloque a permis à deux équipes de recherche de l'IREF de présenter les résultats préliminaires de leurs travaux en cours: **l'équipe de Francine Descarries** sur le discours des actrices du mouvement des femmes québécois, et celle de **Line Chamberland** sur l'homosexualité et l'environnement de travail. En outre, six étudiantes de l'IREF (**Audrey Baril, Julie Charron, Isabelle Marchand, Anahi Morales-Hudon, Sandrine Ricci et Julie Théroux-Séguin**) ont présenté des communications de haute qualité, offrant ainsi un bel éventail de la relève en études féministes.

La participation à la journée et demie de séances et atelier s'est constamment chiffrée entre 45 et 60, ce qui a reflété l'enthousiasme des



Des membres de l'IREF ont assisté en grand nombre, sur la photo: Audrey Baril, Isabelle Marchand, Sophie Leblanc, Julie Charron et Anna Kruzynski

discussions autour du thème central de la différenciation sociale et souligné l'intérêt pour les études francophones récentes sur l'articulation des rapports sociaux de pouvoir. Ont été abordées tant les perspectives théoriques de l'intersectionnalité que les expériences concrètes des multiples formes de domination selon la classe, le genre, la race, l'origine ethnique ou nationale, l'orientation sexuelle, le handicap, etc. Parmi les nombreux objets d'analyse qui ont animé les échanges, on citera: les politiques d'immigration du Canada et du Québec, la ville, la diversité ethno-raciale et les femmes, la citoyenneté et la démocratie participative, les arènes publiques et la mobilisation des associations, la diversité culturelle et la féminisation de la culture classique, le féminisme postmoderne et la critique de la catégorie femme, l'approche anti-catégorielle et le rapport dialogique entre femmes blanches et noires, la 'déradicalisation' du féminisme.

On retiendra tout particulièrement la conférence d'honneur de **Danielle Juteau**, sociologue, de l'Université de Montréal, qui a proposé un bilan historique de la sociologie des rapports ethniques et de celle des rapports sociaux de sexe, sociologie nourrie des travaux de Colette Guillaumin sur

les rapports sociaux de race et le concept d'appropriation, et renouvelée par la théorie critique de Stuart Hall. Privilégiant la distinction entre les niveaux d'analyse, sans toutefois concevoir qu'une catégorie existe en dehors des autres, mais reconnaissant qu'elles sont imbriquées les unes dans les autres, Danielle Juteau a suggéré un retour sur les féministes matérialistes et souligné la place primordiale des rapports de classe et de sexe. Partant de l'analyse des relations sociales majoritaires/minoritaires, elle a également rappelé que ce sont les minoritaires qui questionnent les catégories, et que s'il y a eu un certain cheminement politique du côté de la différenciation racialisée, ce n'est pas encore acquis en ce qui concerne la différenciation sexuelle. Finalement, sans remettre en question l'analyse intersectionnelle, elle insiste pour que les femmes ainsi analysées soient pensées comme construit dans un rapport d'appropriation.



Danielle Juteau, sociologue de renom

Le succès de ce colloque devrait déboucher sur la publication d'un ouvrage collectif sous la direction de Linda Pietrantonio et Isabelle Lehuu. Un appel à contributions sera envoyé aux conférencières dans le courant de l'été, précisant les normes d'édition et les échéances de mi-septembre pour les résumés et de mi-novembre pour les textes.

L'histoire de l'histoire de l'art des femmes

par Thérèse St-Gelais, professeure en histoire de l'art

Depuis les années 1970, et suite à une prise de conscience de la faible représentation féminine dans les manuels généraux d'histoire de l'art, de nombreuses historiennes et théoriciennes ont proposé des ouvrages qui, désirant rectifier la situation, se sont concentrées sur la production d'artistes femmes. Or, de ces ouvrages ressortent des caractéristiques qui, agissant pour la reconnaissance et l'intégration, laissent, en outre, entrevoir une remise en question des fondements mêmes de l'histoire.

Notre recherche¹ s'est donc concentrée sur la lecture de ces ouvrages — écrits entre 1974 et 2005 — et sur les textes de périodiques spécialisés en histoire de l'art portant sur l'histoire de l'art des femmes. De ces textes se sont dégagées des propositions bien différentes selon les époques, mais également des récurrences sur la manière dont les auteures ont construit l'histoire de l'art des femmes. Ainsi, les textes parus dans les années 1970 et au début des années 80, relèvent davantage du document-témoignage, alors qu'à partir de la deuxième moitié des années 1980, les commentaires et analyses sur cette même histoire se font plus critiques. C'est plus tard, en effet, que les auteures ont commencé à remettre en cause les méthodes et les catégories d'analyse de l'histoire (générale) de l'art.

De façon générale, dans les écrits des années 70 et 80, les auteures semblent privilégier une construction hagiographique de l'histoire de l'art des femmes par le biais de biographies d'artistes où la reconnaissance advient fréquemment par procuration. Dans ces ouvrages, les auteures parlent du parcours professionnel des artistes, tout en insistant sur des faits liés à leur vie personnelle. Aussi, les

interprétations que les auteurs font des œuvres des femmes artistes sont souvent liées à des expériences de vie ou à des traumatismes qu'elles auraient pu subir.

Outre cette dimension biographique, nous avons aussi constaté que

institutionnel qui révèle un positionnement féministe, que celui-ci soit lié au marxisme ou à l'histoire sociale. À l'évidence, une approche iconologique est favorisée, laquelle toutefois utilise davantage l'œuvre pour illustrer des situations féminines considérées



L'équipe de recherche composée de trois étudiantes en histoire de l'art: Claire Lefebvre, Rachel Lauzon, Thérèse St-Gelais (responsable de la recherche) et Nathalie Fortin

certaines approches y sont privilégiées. Ainsi, un grand nombre d'ouvrages optent pour une approche historique, caractérisée par une division chronologique en fonction des grandes périodes de l'histoire générale, allant du XVI^e au XX^e siècle. Jusqu'à la première moitié du XX^e siècle, on se limite généralement à parler de femmes peintres, bien que quelques sculpteuses soient aussi parfois abordées à partir du XIX^e siècle, époque où les femmes ont commencé à pratiquer davantage ce médium. La majorité des artistes sélectionnées sont d'origine européenne, parfois américaine. Rares sont les ouvrages dans lesquels il est question de femmes artistes d'autres origines, ce que les études culturelles et postcolonialistes interrogeront lors de leur revisite de l'histoire.

L'approche sociologique est privilégiée par plusieurs auteures, car elle permet une mise en contexte socioculturel et

typiques que pour en signifier la pertinence esthétique.

Les ouvrages consultés présentent presque exclusivement des productions figuratives à connotation essentialiste, où non seulement le «domestique» prédomine, mais s'avère un gage de qualité. Ainsi, des thématiques comme celles de la maternité, de la nature morte, du portrait ou de l'autoportrait apparaissent privilégiées, parce qu'elles seraient reliées au domaine du privé.

Les commentaires sur la production de la deuxième moitié du XX^e siècle s'investissent de différentes manières, et ceci plus particulièrement autour des années 1970, où les nouveaux enjeux qui entrent en scène, tel l'aspect politique des productions artistiques féminines, changent assez radicalement la manière de parler de l'art des femmes. Les nouvelles histoires de l'art

des femmes, publiées depuis les années 1990, nous apparaissent plus critiques, puisqu'elles interrogent explicitement le travail des femmes dans leur rapport au champ disciplinaire et aux relations de pouvoir.

En vérité, depuis que les études féministes ont fait leur entrée dans la discipline de l'histoire de l'art — suivies de près par les études culturelles, postcolonialistes et sur le genre —, il n'a plus été possible de penser cette histoire en des termes traditionnels où l'on intègre des femmes artistes dont on reconnaîtrait des allégeances romantiques, impressionnistes ou même avant-gardistes et cela, entre autres, parce que le féminisme ne se conçoit pas sans le politique. La linéarité de l'histoire, le statut de l'œuvre et la « vérité » de l'image, advenant comme critères de valeur ou de qualité, apparaissent non pas simplement désuets mais inopérants.

Mais pourquoi refaire encore des histoires de l'art des femmes ? Et comment les construire en évitant les pièges de l'histoire même qui est critiquée ? Est-ce que la construction de telles histoires implique que l'on ne s'intéresse qu'à une production qui serait authentiquement de femmes, c'est-à-dire forcément du côté de la différence, laquelle équivaldrait à de l'authenticité. Quelles sont les voies empruntées par l'historienne d'art qui cherche à repenser le « rendre-visible » de la production des femmes artistes et comment celles-ci opèrent-elles à l'intérieur d'une « nouvelle » histoire ? Est-ce qu'une histoire (de l'art) du genre pourrait dénouer les impasses rencontrées jusqu'à maintenant ?

Dans ce contexte, ce que l'on nomme la troisième vague du féminisme peut éclairer nos interrogations, toute liée qu'elle est aux études culturelles et sur le genre.

L'une des prérogatives de l'histoire des femmes et du genre est qu'elle « [...] se caractérise avant tout par sa transversalité aux catégories usuelles de la discipline historique » (Françoise Thébaud, « La vitalité d'un champ », *Vingtième siècle*, LXXV, juillet-septembre 2002, p. 181), et c'est précisément cette transversalité qui peut apparaître féconde, et peut-être même salvatrice dans la tentative d'une nouvelle construction historique.

Il y a les œuvres, les artistes femmes qui les produisent, mais aussi les femmes qui les reçoivent. Laura Mulvey (*Visual and Other Pleasures*, 1989) aura pointé le « male gaze », comme composante déterminante dans la réception de l'œuvre, lequel contribuerait à penser que l'histoire de l'art est non seulement sexiste mais hétérosexiste. Aussi n'est-il pas fondé de penser maintenant que des regards multipliés (y compris celui du genre dont les expériences varient selon les contextes et les cultures) pourraient agir dans le sens à donner à l'œuvre ? Parler de « gendered gaze » nous ferait-il concevoir autrement l'œuvre et le récit qui l'historicise ?

À cette étape de la recherche, il nous semble clair que les femmes ne peuvent faire un retour vers une pensée uniformisante se rapprochant de trop près de la nature d'un discours dominant. Si l'on s'entend pour dire que le modernisme voulait atteindre la nature du médium, voire son essence, n'est-il pas possible de penser le postmodernisme dans le tracé d'un postessentialisme ?

Une distinction est à faire entre une histoire de l'art des femmes, une histoire de l'art féministe et une histoire féministe de l'art, cette dernière étant la plus stimulante, et transversale en quelque sorte, puisqu'elle signifie sa volonté de revoir les fondements trop chauvins de la discipline. Privilégiant une approche par « nature », décloison-

nante, elle rend possible de revoir l'histoire de l'art où les femmes auraient à intervenir dans les structures mêmes de l'histoire, lesquelles s'ajustant à des réalités multiples, permettraient une riche confrontation entre la construction du sujet et de la discipline.

¹ Cette recherche déposée à l'IREF a bénéficié d'une subvention provenant du CRSH (2004-2006).



CAHUN, Claude
Autoportrait
Vers 1928

Symposium

Femmes, féminisme et philosophie

par Audrey Baril, doctorante en philosophie à l'UQAM

Le samedi 24 mars dernier avait lieu, dans le cadre de l'événement *La nuit de la philosophie* à l'UQAM, le symposium *Femmes, féminisme et philosophie: les enjeux actuels*, organisé par **Audrey Baril**, doctorante en philosophie à l'UQAM et chargée de cours à l'Institut de recherches et d'études féministes (IREF)¹. Le symposium d'une demi-journée a été l'occasion, pour les professeur-es, chercheur-es, étudiant-es de diverses disciplines s'intéressant aux perspectives féministes, de discuter de questions de philosophie et d'éthique féministes et d'échanger avec le grand public qui était présent au rendez-vous. Le symposium, fort d'un succès avec la centaine de personnes qui a assisté à l'une ou l'autre des communications libres ou à la table ronde intitulée *L'Oréal, Wonderbra, Weight Watchers: le corps des femmes face aux défis des normes esthétiques*, a permis d'effectuer un survol des grandes problématiques dans ce champ de recherche encore trop peu investi par les universitaires au Québec.

C'est d'ailleurs le constat qu'a effectué **Audrey Baril** lors de sa conférence d'ouverture. À partir d'une recherche menée sur les sites Internet des départements et des facultés de philosophie des universités québécoises en 2004², elle parvient à la conclusion qu'il existe un phénomène de sous-représentation des femmes professeures de philosophie dans le réseau universitaire. Son étude permet de cerner deux problématiques. Premièrement, cette recherche démontre la très faible proportion de professeures de philosophie à temps plein dans les universités québécoises en 2004 : sur

107 postes, elles n'en occupent que 19 (soit 17,8 %). Deuxièmement, ces femmes philosophes



Des conférencières au Symposium, de gauche à droite: Véronica Ponce, Ryoa Chung et Julie Théroux-Séguin

s'intéressent peu à la philosophie féministe (3 femmes sur 19, soit 15,8%) dans leurs champs d'enseignement et de recherche. Le phénomène de la sous-représentation des professeures de philosophie n'est que la pointe de l'iceberg, soit la faible présence des effectifs féminins dans les corps professoraux universitaires de façon générale. Bien qu'il y ait eu augmentation dans le temps, les statistiques actuelles demeurent troublantes, car elles démontrent que les femmes sont encore minoritaires dans le corps professoral des universités et qu'il existe encore des blocages à l'engagement de professeures. Par ailleurs, ce phénomène n'en demeure pas moins spécifique à un autre égard. Il existe en effet au Québec une différence significative entre le nombre de professeures de philosophie (17,8 %), qui est une discipline des sciences humaines, et celui des professeures de ce secteur plus large qui com-

portait, en 2004-2005, 32,1 % d'effectifs féminins³. Cette discipline présente donc un décalage important sur le plan statistique par rapport aux chiffres dans le cas des sciences humaines au Québec. Pour conclure sa communication, Baril a présenté diverses solutions pour résoudre cette problématique, allant de la transformation de la culture organisationnelle universitaire, des critères d'engagement et de la fonction du corps profes-

sor, à la dénonciation des différentes formes de discrimination, en passant par la reconceptualisation de la discipline philosophique et de ses grands postulats.

La première communication, celle de **Ryoa Chung**, professeure au Département de philosophie de l'Université de Montréal, a permis de démontrer le potentiel critique du féminisme en éthique des relations internationales. C'est vers la fin des années 1980 que les perspectives féministes émergent dans ce champ. À l'instar de Tuckner, qui soulève les limites du réalisme classique, Chung met en lumière les biais androcentriques présents dans certaines théories en philosophie politique. Elle présente la pensée de Ruddick qui critique la notion de guerre juste et insiste sur l'expérience de la maternité pour repenser l'action politique et proposer des modes de protestation basés sur la désobéissance civile et des luttes pacifiques à partir de vertus universelles. Chung analyse finalement les thèses de Nussbaum qui pallient les lacunes de l'approche des capacités de Sen et

invitent à considérer de nouveaux indices pour l'évaluation de la qualité de vie des individus. Sa communication a favorisé une reconceptualisation des théories du cosmopolitisme et de la justice globale afin d'en élargir le sens.

Monique Lanoix, postdoctorante au Nova Scotia Center on Aging à la Mont St-Vincent University, a présenté une conférence basée sur une étude réalisée sur les personnes âgées et handicapées en partant de trois constats. D'abord, il y a de plus en plus de personnes âgées. Ensuite, l'institution de la famille s'est modifiée au cours des dernières années. Enfin, l'espérance de vie est plus longue qu'elle ne l'était autrefois. Cela amène selon Lanoix des transformations démographiques considérables. La question qu'elle se pose alors est de savoir comment le lien social peut être reconceptualisé à la lumière de ces transformations démographiques. Elle utilise deux cadres disciplinaires pour répondre à cette interrogation : l'éthique de la sollicitude et les études sur la production du handicap. À l'instar de Gilligan, Noddings et de Toronto et à partir d'une perspective non essentialiste, elle souhaite étendre la sollicitude à la sphère publique. Il faut théoriser selon elle la notion d'autonomie relationnelle et repenser le concept de citoyenneté basé sur l'individu productif pour le rendre plus inclusif de la diversité humaine.

La communication de **Martin Vallée**, étudiant à la maîtrise en philosophie à l'UQAM, a été l'occasion de s'interroger sur les possibles différences entre les hommes et les femmes dans la sphère du développement moral. Sa communication a permis de se replonger dans le fameux débat entre l'éthique de la justice et l'éthique de la sollicitude cristallisé autour des positions de Kohlberg et de Gilligan. Les travaux de Gilligan, contrairement à ceux de Kohlberg qui insistent sur le caractère rationnel, indépendant et autonome de

l'individu pour son développement moral, mettent l'accent sur le caractère relationnel et affectif pour la résolution de dilemmes moraux. Les recherches de Gilligan ont permis de constater que les hommes et les femmes posent les problèmes moraux de façon différente et donc pensent différemment sur le plan moral. Les travaux de Vallée, basés sur la passation d'un questionnaire à un échantillon de personnes, ont validé cette thèse en démontrant que les hommes adoptent une perspective morale de type utilitariste alors que les femmes optent pour une morale kantienne.

Par ailleurs, quatre conférencières étaient conviées autour de la table ronde ayant comme thématique le corps des femmes et les normes esthétiques. Bien que le corps des femmes a connu une émancipation sous les pressions des féministes, il est néanmoins devenu le théâtre d'une réappropriation plus subtile de la part des normes de beauté qui, d'après plusieurs analyses féministes, relève d'une logique de domination systémique des hommes envers les femmes. Les chirurgies esthétiques, les cosmétiques, le monde de la mode et les régimes amaigrissants s'insèrent tous dans une ère de l'esthétique. Les théories féministes s'interrogent pour savoir comment ce phénomène touche différemment les femmes et les hommes. En revanche, il est intéressant de poser la question suivante : comment, dans cette culture du corps et de l'esthétique, certaines pratiques en vue de modifications des corps ou de leur apparence, peuvent s'inscrire dans un registre de réappropriation personnelle. Des femmes de tout âge soutiennent en effet ne pas souscrire, quand elles effectuent des changements à leur apparence corporelle, à une pression sociale et culturelle, mais bien à une volonté individuelle et à des besoins personnels. L'interrogation qui surgit alors est la suivante : l'adhésion à des normes esthétiques est-elle

toujours piégée dans un système plus global dont nous ne définissons aucunement les règles ou peut-elle au contraire faire l'objet d'une subversion du système dominant de l'intérieur même de ses dispositifs ? Les conférencières ont donc cerné cette problématique chacune à leur manière.

Thérèse St-Gelais, professeure au Département d'histoire de l'art à l'UQAM, a introduit le public à un autre espace-temps, celui du postmodernisme, où le corps est lieu d'intérêts, mais aussi de controverses et de débats. Elle a exploré le parcours de trois femmes artistes qui utilisent leur corps comme « support et matériau » pour investiguer et explorer les diverses avenues esthétiques. Il a ainsi été possible de découvrir des artistes comme Antin, Wilkie et Beecroft qui, à travers leurs œuvres, ont favorisé une certaine déconstruction des normes et des référents corporels et esthétiques en vigueur dans les sociétés contemporaines.

Véronica Ponce, professeure au Liberal Arts Department du Collège Marianopolis, a proposé une analyse de l'argumentaire de Radcliffe Richards, selon laquelle le féminisme et le souci de son apparence ne sont pas incompatibles. Selon cette auteure, les femmes qui aiment se mettre sous leur meilleur jour peuvent être féministes et ne collaborent pas à un antiféminisme. Pour Ponce, il existe deux critères pour évaluer si l'adhésion à des normes esthétiques est compatible avec le féminisme. D'abord, le critère démocratique qui invite à réfléchir si les femmes adhèrent librement aux modèles esthétiques ou si elles les adoptent par conformité (non démocratie). Ensuite, le critère de l'avancement du féminisme, à savoir si l'adhésion à des normes esthétiques permet de faire progresser la cause des femmes. L'évaluation d'exemples à l'aide de ces critères permet de

nuancer la thèse de Radcliffe Richards, sans toutefois la répudier.

Julie Théroux-Séguin, étudiante à la maîtrise en science politique - concentration études féministes à l'UQAM, a livré une réflexion sur le genre comme construction sociale. Se référant à des auteures controversées comme Butler et adoptant des perspectives peu théorisées sur les détachements du genre par rapport au corps et la multiplication des genres, elle a cherché à démontrer comment le genre est une norme qui produit et façonne des sujets, en l'occurrence les sujets dichotomisés que sont les hommes et les femmes. Sa communication a permis de voir comment la non-correspondance aux normes genrées implique un rejet des personnes dans la sphère du pathologique et la même logique s'applique quant aux normes esthétiques (elle présente l'exemple de la cellulite et son historique). Théroux-Séguin a donc analysé le genre comme norme productive et a exploré des voies non normatives pour vivre et exposer son genre.

Valérie Daoust, professeure à temps partiel au Département de philosophie et de communication à l'Université d'Ottawa, a présenté une réflexion philosophique articulée en trois points. D'abord, elle a montré comment les femmes s'identifient à leur corps. Le corps est ici conceptualisé comme étant lié à l'histoire et à l'identité des femmes, puisqu'elles ne peuvent en faire abstraction. Daoust part du postulat selon lequel l'humanité est divisée en deux sexes, sans pour autant verser dans une théorie essentialiste de la différence sexuelle. Puis, elle théorise les choix des femmes, à travers deux exemples, celui de l'hypersexualisation et des implants mammaires. Une insistance particulière est portée à la nécessité de ne

pas objectifier les femmes une seconde fois dans les analyses, en les décrivant de manière unilatérale comme des victimes passives d'un système dominant. Cet intérêt pour la subjectivité des femmes et leur agentivité a favorisé à son tour la troisième réflexion de Daoust sur les notions de passivité et d'activité.

Bref, cette table ronde a rendu compte des liens complexes et multidimensionnels qui existent entre les femmes, leur corps, leur genre et les normes esthétiques du système dominant.

¹ Je tiens à remercier Mercédès Baillargeon, étudiante au certificat en études féministes qui a non seulement collaboré au bon déroulement du symposium sur le plan logistique, mais qui a également pris des notes lors des conférences pour faciliter la rédaction du présent article. Je remercie aussi les conférencières et le conférencier de m'avoir fourni leur résumé de communication qui m'ont inspirée pour cet article. Je suis finalement très reconnaissante envers le comité exécutif et la direction de l'IREF pour leur collaboration dans cette activité.

² A. BARIL. « Le phénomène actuel de la sous-représentation des professeures de philosophie dans les universités québécoises », *Recherches féministes*, vol. 18, n° 1, 2005, p. 49-78. La conférence d'Audrey Baril, dont les principales conclusions sont résumées ici, est une synthèse de cet article publié dans cette revue.

³ Cette statistique est tirée de : Conférence des recteurs et des principaux des universités du Québec (CREPUQ). *Les professeures et les professeurs des établissements universitaires québécois: faits saillants de l'Enquête sur le personnel enseignant de 2004-2005*, Montréal, Conférence des recteurs et des principaux des universités du Québec, 2006, p. 21.

Des conférences

Cette section comprend deux comptes rendus de conférences présentées à l'IREF à l'hiver 2007 : « La mutualité de la violence chez les couples adolescents : mythe ou réalité ? » et « Intervention intensive et maternité intensive : quel impact pour les mères de jeunes enfants autistes ? ». D'autres événements ont eu lieu au cours de la session, les comptes rendus de ces activités sont disponibles sur le site Web de l'Institut (www.iref.ugam.ca): « Entre la folie d'un seul homme et les violences faites aux femmes : la mémoire de la tuerie du 6 décembre 1989 » par Mélissa Blais ; et « Le discours masculiniste antiféministe : s'incliner ou riposter ? » par Francine Descarries et Francis Dupuis-Déri.

La mutualité de la violence chez les couples adolescents: mythe ou réalité ?

par Isabelle Courcy, étudiante au certificat en études féministes

Conférence présentée le 7 mars par **Mylène Fernet**, professeure au Département de sexologie et titulaire du Laboratoire d'études sur la violence et la sexualité à l'UQAM.

Dans un premier temps, Mylène Fernet expose les différentes manifestations de la violence chez les couples adolescents en donnant des statistiques sur l'ampleur de la violence en fonction de certaines différences de sexe. Trois principales formes de violence seraient vécues par les adolescentes et les adolescents à un moment ou à un autre de leur vie amoureuse : la violence verbale ou psychologique, la violence physique et la violence sexuelle. Selon l'ensemble des études ayant investigué le sujet, les jeunes auraient déjà vécu de la violence verbale dans une proportion de 11 % à 20 % et de la violence psychologique dans une proportion de 15 % à 93 %. En ce qui a trait à la violence physique, entre 12 % et 45 % des jeunes rapporteraient en avoir déjà subi. Enfin, une proportion entre 7 % et 26 % de jeunes auraient vécu de la violence sexuelle. Selon la conférencière, les statistiques rapportées dans les différentes études varient selon les instruments de mesure qui sont utilisés et en fonction des définitions qui sont employées pour désigner les différentes formes de violence. Elle ajoute également que plusieurs études ne font pas de différence entre un épisode et une situation récurrente de violence.

Selon Mylène Fernet, les études sur la violence chez les couples adolescents soutiennent, dans l'ensemble, qu'autant de filles que de garçons rapportent avoir déjà vécu de la violence verbale, psychologique et physique. Toutefois, elle souligne trois différences de sexe. Premièrement, les filles seraient significativement plus nombreuses à rapporter avoir subi des formes sexuelles de violence. Deuxièmement, elles seraient significativement plus nombreuses à rapporter des blessures physiques induites à la suite d'un incident de violence. Enfin, les travaux répertoriés souligneraient également d'importants traumatismes psychologiques chez les victimes de violence, en particulier chez les jeunes femmes.

Mylène Fernet présente, dans un deuxième temps, deux thèses formulées afin d'expliquer la violence chez les couples adolescents : celle de « la mutualité de la violence » et celle de « l'asymétrie sexuelle de la violence ». Selon Mylène Fernet, la première postule que les filles et les garçons, à l'adolescence, disposent d'un pouvoir relativement équivalent. Il n'y aurait donc pas de démarcation claire entre les sexes quant aux rôles d'agresseur et de victime. La thèse de la mutualité de la violence reposerait sur des travaux qui montrent que les jeunes sont tour à tour victimes de violence dans le cadre d'une même relation amoureuse. Certains auteurs s'inscri-

vant dans cette perspective iraient même jusqu'à affirmer que la conceptualisation de la violence conjugale sur la base d'un paradigme de genre est faussée parce qu'induite par des croyances culturelles.

Se portant en faux contre cette affirmation, plusieurs féministes questionneraient la validité des études sur lesquelles repose la thèse de la mutualité de la violence. À titre d'exemple, on critiquerait le fait que ces études quantitatives reposent sur le nombre d'actes violents rapportés sans tenir compte de l'interprétation donnée par le répondant, de ses motivations et de ses intentions ; du contexte dans lequel les gestes de violence ont été posés ainsi que des conséquences pour la victime. En outre, comme le mentionne la conférencière, les études sur la mutualité de la violence reposerait sur le témoignage d'un seul membre du couple. Les travaux s'inscrivant dans la perspective de l'asymétrie sexuelle de la violence se pencheraient notamment sur les motifs de l'utilisation de la violence ainsi que sur l'évaluation de la fréquence et de l'intensité des gestes de violence en fonction du sexe des répondants. Cependant, selon Mylène Fernet, il n'y aurait pas toujours consensus entre les différentes études qui s'inscrivent dans cette perspective.

Des conférences suite...

En lien avec ces différentes approches explicatives, Mylène Fernet présente, dans un troisième temps, des données empiriques recueillies dans le cadre de sa thèse de doctorat auprès de jeunes femmes. Considérant stérile le débat à savoir qui, des garçons ou des filles, sont les plus victimes de violence, Mylène Fernet cherche plutôt à mieux comprendre le cycle de la violence auprès d'adolescentes qui en sont victimes. Compte tenu qu'à l'adolescence entre 60 % et 80 % des relations de violence seraient maintenues, la chercheuse tente de voir pourquoi les adolescentes restent dans une relation de violence et qu'est-ce qui fait en sorte qu'elles décident d'en sortir. Utilisant un devis qualitatif qui privilégie les procédures de la théorisation ancrée, la chercheuse constate qu'autant de participantes (n = 8), pour la plupart

celles qui ont aussi recours à l'agression verbale et psychologique, disent avoir commis des gestes de violence physique à l'endroit de leur partenaire. Selon Mylène Fernet, les premiers temps de la relation seraient marqués par les représentations idéalisées et romantiques qu'entretiennent les filles à l'égard de l'amour. Ainsi, malgré les épisodes de violence qui sont vécus, les jeunes filles mettent en place une série de stratégies afin de préserver le lien romantique : nier la violence, éviter d'y faire face, banaliser la violence, espérer que ça change, s'isoler, etc. Selon Mylène Fernet, une fois la dynamique de violence bien installée au sein du couple, les filles manifesteraient des formes de violence en réaction à celles qu'elle subisse et en réaction à l'insatisfaction qu'elles vivent au sein de la

relation. En bref, les mécanismes qui visent la préservation du lien romantique et le retournement de l'agression contre l'autre sembleraient indiquer une adaptation des jeunes filles à la violence vécue dans le cadre de leur relation amoureuse.

Mylène Fernet conclut cette conférence en soulignant que bien que la thèse de la mutualité de la violence incite à se questionner sur la violence qui est vécue par les jeunes hommes, elle pourrait avoir un effet banalisant quant à celle qui est subie par les jeunes femmes. Somme toute, la conférencière réitère l'importance d'étudier la trajectoire de la violence de la perspective des deux partenaires de façon à mieux saisir leur réalité respective.

Intervention intensive et maternité intensive : quel impact pour les mères de jeunes enfants autistes ?

par Marie-Julie Garneau, étudiante à la maîtrise en communication – concentration études féministes

Cette conférence, donnée par **Catherine Des Rivières-Pigeon**, professeure au Département de sociologie de l'UQAM, s'est déroulée le 19 avril dernier. Axant son propos non pas sur des résultats de recherche à proprement dit, mais plutôt sur certaines hypothèses basées sur son expérience personnelle de mère de jeunes enfants autistes, Mme Des Rivières a raconté comment elle en était elle-même venue à choisir une technique d'intervention intensive (ICI) avec ses propres enfants, Arthur et Raphaël, tous deux suivis par une équipe à domicile composée d'une psychologue-clinicienne et de d'autres spécialistes de l'autisme. Avec cette recherche,

pour le moment au stade embryonnaire et toujours en attente de financement, elle veut déterminer quel impact peut avoir ce type d'intervention intensive sur les mères.

Autisme et ICI

Catherine Des Rivières a débuté la conférence en racontant comment l'autisme s'était déclaré dans la vie de son fils Arthur. Enfant particulièrement sociable à qui l'on attribuait déjà des qualités de leader, Arthur a connu un développement normal jusqu'à l'âge de 18 mois. Par la suite, il se met à régresser, au grand désespoir de ses parents qui souffrent de voir ainsi leur fils se transformer. Peu à peu, on remarque chez lui une perte de langage

et une perte de contact visuel avec son entourage ; aussi, il cesse de répondre à son nom. Ses parents notent également qu'Arthur s'occupe à des activités d' « autostimulation », que Mme Des Rivières qualifierait plutôt de « rigidité », qui, bien que pouvant à première vue apparaître comme positives pour son développement, sont finalement davantage une source de souffrance pour l'enfant. Par exemple, lorsque le petit Arthur dessine dans un cahier à colorier et dépasse les contours, la situation est vécue comme un drame. Rapidement, l'enfant est diagnostiqué autiste, alors que son frère est, selon l'avis des médecins, atteint de trouble non-spécifié.

Des conférences suite...

Le choix de l'ICI s'impose de lui-même lorsque Mme Des Rivières constate le décalage entre ce qu'elle lit sur les enfants autistes et sa propre réalité. L'autisme étant une maladie dont on sait très peu de choses, seulement qu'elle a une composante génétique, il apparaît pourtant clair, suite aux recherches personnelles de Mme Des Rivières, qu'il y a, avec cette technique d'intervention, une possibilité de réduire et même de faire disparaître les symptômes de l'autisme. Une question se pose malgré tout pour la chercheuse spécialisée en sociologie de la santé : peut-on pour autant parler de guérison complète et totale ?

Avec l'ICI, l'approche d'intervention la plus efficace et la mieux documentée jusqu'à maintenant, il n'y a aucun répit pour l'enfant autiste et son entourage; c'est un style de vie qui s'impose de fait à tous les membres de la famille, tous les apprentissages devant être réalisés par l'enfant suivant toujours la même technique. Avec cette méthode, tout s'apprend par « petites bouchées », en visant l'atteinte de petits objectifs simples, en étant organisé et constant, en associant l'effort à un plaisir ; par exemple, identifier un mot permet à l'enfant de recevoir un chocolat.

En ce qui concerne le cas d'Arthur, au début de l'intervention, on lui a d'abord enseigné à pointer les choses qu'il désirait et à demander le regard, plutôt que de pleurer en attendant d'obtenir satisfaction. Par la voie du langage réceptif, à raison d'un mot par jour, on a tenté de lui faire comprendre le langage par la répétition ; petit à petit, il a commencé à parler. Devant chaque petit défi relevé avec succès, il a démontré qu'il aimait apprendre et que ses capacités cognitives, au-dessus de la moyenne, lui permettait d'assimiler rapidement les nouveaux apprentissages.

Mme Des Rivières a ensuite parlé des conséquences directes qui étaient susceptibles de toucher la famille qui acceptait de se prêter à cet exercice : elle a mentionné les coûts exorbitants qu'entraînaient cette méthode d'intervention intensive, surtout lorsque réalisée dans le privé, mais aussi la contrainte d'avoir toujours des intervenants à la maison. Les progrès réalisés par les enfants, les trucs et les outils donnés par les spécialistes sur les manières de réagir avec les enfants en crise et la présence d'une équipe formée pour épauler et soutenir la famille en tout temps apparaissaient néanmoins comme des arguments de masse pour poursuivre dans cette voie.

Étant donné la tâche colossale d'un tel travail d'accompagnement, elle en est venue à parler du rôle du père dans un contexte si particulier. Le poids de la responsabilité des enfants allant généralement aux mères, les pères ayant encore aujourd'hui des difficultés à s'absenter du travail pour les enfants, il est parfois difficile pour la mère de laisser une place au père puisque celle-ci devient en quelque sorte « la » spécialiste du développement de son enfant; les couples doivent donc inventer leur propre dynamique pour séparer les tâches et ainsi parvenir à un certain équilibre.

Bilan des écrits des mères d'enfants autistes

À première vue, le bilan concernant les mères d'enfants autistes est catastrophique : taux élevé de détresse psychologique, isolement, divorce, problèmes professionnels, sentiment d'incompétence, etc. Mme Des Rivières a attribué ses tristes constats au deuil provoqué par le diagnostic d'autisme chez les mères, aux difficultés rencontrées par celles-ci dans le quotidien avec l'enfant autiste (troubles du comportement, comportements stigmatisants, faible interac-

tion). De plus, elle a souligné à quel point les exigences de la société actuelle concernant la maternité étaient élevées et rigides; il s'agit donc d'un idéal difficile à atteindre pour une mère d'enfant autiste. Répit, thérapie individuelle, interventions axées sur les stratégies avec l'enfant qui s'attaquent aux problèmes vécus au quotidien font partie des solutions proposées par la chercheuse.

Projets, idée

Mme Des Rivières a terminé la conférence en soutenant que la détresse de ces mères n'était pas un problème individuel. Elle a fait valoir qu'il devait y avoir un équilibre entre les « facteurs stress » et le « soutien social » de ces mères, qu'on devait par le fait même reconnaître et valoriser le travail maternel et ainsi leur donner l'impression de pouvoir agir sur leur situation. De plus, elle a fait remarquer que les caractéristiques de l'intervention étaient en lien avec les caractéristiques et le développement de l'enfant, mais aussi en lien avec les conditions spécifiques de santé et de bien-être de la mère, concluant donc que tout cela était dynamique. Pour Mme Des Rivières, la mère doit avant tout s'intégrer à l'intervention pour que son enfant s'épanouisse. Selon elle, la collaboration des parents est essentielle à la réussite de ce type d'intervention, de même que le sont son application intensive et la souplesse des lieux et des objectifs visés par l'intervention. Face à sa mauvaise expérience dans le système public, elle souhaite que soit ouverte pour les parents la possibilité de choisir eux-mêmes les intervenants qui s'occuperont de leurs enfants, car, pour le moment, ceux-ci sont imposés par l'État sur le mode territorial.

Quelques *nouvelles*

Un legs pour l'IREF Une belle histoire de générosité

Le 30 mai dernier, un protocole d'entente a été signé entre la Fondation de l'UQAM et une généreuse donatrice qui a décidé de léguer par testament sa maison et la majorité de ses biens à l'IREF. Quand surviendra son décès, la vente de la maison permettra de constituer un Fonds capitalisé qui servira à des bourses pour les étudiantes en études féministes et à soutenir le développement de la recherche féministe à l'IREF.

Ce geste très généreux a été décidé par une femme qui se dit ouvertement féministe et qui s'applique à vivre en cohérence avec ses valeurs. Elle n'est pas riche à craquer mais elle a des

biens qui ont une réelle valeur dont une maison au bord d'une très belle rivière. Son désir le plus cher : qu'après sa mort, ses avoirs servent à perpétuer son propre engagement féministe. Elle préfère garder l'anonymat.

Je tiens cependant à la remercier publiquement pour ce geste d'une très grande générosité. Il m'a profondément touché et m'a rappelé les multiples formes que peut prendre la solidarité féministe.

Du fond du cœur, je vous dis donc merci chère donatrice et amie de l'IREF.

Marie-Andrée Roy

De nouvelles représentantes au Conseil

Dans le cadre de l'Assemblée générale qui s'est tenue le 24 mai dernier, nous avons procédé à l'élection de nouvelles représentantes au Conseil. C'est avec grand plaisir que nous accueillons à la direction de l'Institut à titre de coordonnatrice de la recherche pour les deux prochaines années, **Francine Descarries**, professeure au Département de sociologie et membre fondatrice de l'Institut. Nous accueillons également comme représentantes professeures, **Sylvie Jochems** de l'École de travail social et **Hélène Manseau** du Département de sexologie et comme représentante étudiante, **Pascale Gauthier Brunet** du Certificat en études féministes.

Un grand merci à celles qui nous quittent

Maria Nengeh Mensah, professeure à l'École de travail social. Maria ne nous quitte pas tout à fait puisqu'elle est membre du comité de programme du Certificat en études féministes; **Mona Abbondanza** élue en mai 2006 mais qui a dû quitter le Conseil en décembre dernier; **Roxanne Couture**, étudiante au baccalauréat en études littéraires – concentration études féministes qui a été admise dans une autre université. Roxanne a quitté le Conseil au mois de mars. **Élise Bergeron** des éditions du remue-ménage et **Berthe Lacharité** de

Relais-femmes ont assuré une présence assidue au Conseil pendant plusieurs années.

Enfin, un grand merci à **Isabelle Lehuu** qui a assumé la fonction de coordonnatrice de la recherche ces deux dernières années. Nous nous attendons à la revoir bientôt à l'Institut puisqu'elle a accepté de codiriger la publication des Actes du colloque « Différenciation sociale et épistémologie féministe » tenu lors du Congrès de l'Acfas en mai dernier.

Enquête sur les parents étudiants de l'UQAM: des résultats emballants !

par Geneviève Gariépy et Geneviève Guernier, adjointes de recherche

En mars 2006, le Groupe de travail sur la conciliation études/famille, formé de représentant-e-s de l'IREF, des Services à la vie étudiante, du Centre des femmes, de la Faculté d'Éducation et des Sciences humaines, de l'École de la mode ainsi que des associations étudiantes facultaires, a été mis sur pied avec pour objectifs d'identifier les besoins des parents-étudiants et de favoriser le développement d'un milieu d'apprentissage propice à la poursuite de leurs études. Pour ce faire, le Groupe de travail a mis en branle une recherche sur leurs conditions de vie, sous la direction de **Christine Corbeil** et de **Francine Descarries**.

La première partie de la recherche consistait à esquisser un portrait des conditions socio-économiques des parents-étudiants à partir des rares sources disponibles, à survoler les quelques services et les programmes offerts pour faciliter l'articulation des études et de la famille tant au niveau du gouvernement et de l'université. Le rapport sera disponible sur les pages Web de l'IREF : www.iref.uqam.ca ainsi que sur le portail des Services à la vie étudiante : <http://www.sve.uqam.ca/etudes-famille/index.html>.

À la suite de cette étape, le Groupe de travail, en collaboration avec le Bureau de la recherche institutionnelle (BRI) a effectué un sondage par questionnaire auprès des parents-étudiants de l'UQAM de novembre 2006 à avril 2007. **Près de 800 parents, provenant de toutes les facultés de l'université, ont rempli le questionnaire en ligne**, ce qui selon nos hypothèses, rejoindrait environ 10 % de la population des parents-étudiants de l'UQAM ! Au cours de l'été qui vient, et grâce au financement des associations facultaires, les données d'enquête seront analysées afin d'établir le portrait réel de la population étudiante uqamienne ayant des enfants.

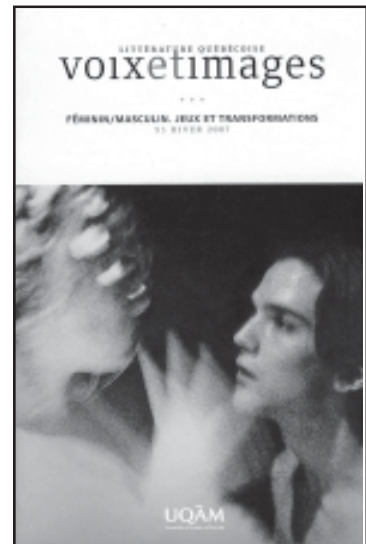
Pour suivre les démarches du Groupe de travail ou pour plus d'information visitez : <http://www.sve.uqam.ca/etudes-famille/index.html>

Nouvelles Parutions

« Féminin/Masculin. Jeux et transformations » sous la direction de **Lori Saint-Martin** et **Isabelle Boisclair**

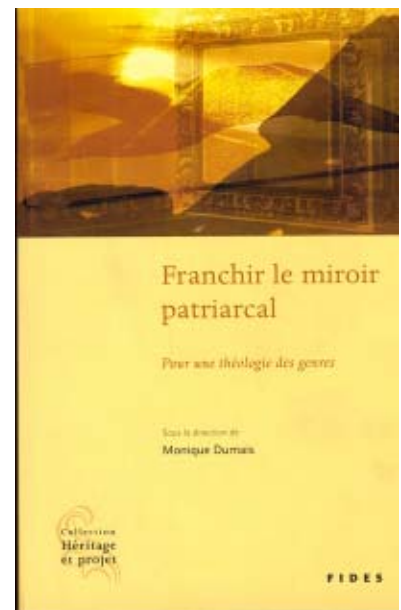
Revue *Voix et Images*, printemps 2007,
vol. XXXII, no 2 (95), 184 pages

Avec ce numéro, Lori Saint-Martin et Isabelle Boisclair souhaitent contribuer aux réflexions sur la notion de genre, considérée à la fois comme une pratique discursive, un mode de représentation et une interaction sociale. Tant le travestissement chez Michel Tremblay (par Shawn Huffman), les voix de femme chez les romanciers masculins (par **Lori Saint-Martin**), le maternage chez Jacques Poulin (par **Isabelle Boisclair**), l'errance au féminin chez Monique LaRue (par Karin Schwerdtner) que la « confusion des accents » chez Madeleine Ferron, Nadine Bismuth et Guillaume Vigneault (par **Lucie Joubert**)



Franchir le miroir patriarcal **Pour une théologie des genres** sous la direction de **Monique Dumais** Éditions Fides, 2007, 344 pages

Fruit de la réflexion d'une vingtaine de théologiennes et de théologiens québécois, cet ouvrage invite à franchir le sacro-saint patriarcal et à tenir compte du genre féminin dans la réflexion théologique. «Le concept de genre, écrit Denise Couture, signifie que les savoirs sont situés, que la position de sexe/genre, femme ou homme, importe pour l'énonciation. Il met en question le savoir universel. La première chose que l'approche du genre, l'approche féministe, ou celle des masculinités, nous a fait désapprendre, est, précisément, l'idée d'une position et d'un savoir neutres. Dans le domaine du discours universitaire, voilà une révolution.» L'enjeu n'est pas que théorique, il est éminemment pratique. Il s'agit, comme le note Pierrette Daviau, « de nous éduquer mutuellement sur la différence de l'autre et sur nos interrelations dans des situations de pouvoir, d'influence, d'oppression ». Ont collaboré à cet ouvrage, les auteures et auteurs suivants: **Marie-Andrée Roy** [Sexe, genre et théologie], Denise Couture, Olivette Genest, Alain Gignac, Sylvie Paquette Lessard, Pierrette Daviau, Martine Floret, Jean-Guy Nadeau, Mélanie Bisson, Claude Mailloux, Jean Richard, Anne-Marie Chapleau, Nicole Bouchard, Claude Gilbert, **Monique Dumais**, Hélène Businger-Chassot et Patrick Snyder.



Nouvelles Parutions

Les Éditions du remue-ménage nous acheminent régulièrement leurs plus récentes publications. Nous leur réservons ainsi un espace dans le Bulletin pour en faire la promotion. Sur demande, vous pouvez passer à l'IREF pour consulter les publications.

Jean J. Dominique, *La Célestine* 319 pages, 2007

Pendant les bouleversements du déchowkaj, la chute de la dictature haïtienne, Mireille, une enseignante passionnée de littérature, est fascinée par une vieille femme croisée par hasard dans les rues de Port-au-Prince. Sous l'emprise de cette rencontre, la jeune femme veut écrire l'histoire de celle qu'on appelle la Loca, mais les récits contradictoires sur la vie de celle-ci perturbent Mireille, qui ne sait plus où trouver la vérité. Jeu du destin, elle se lie alors d'amitié avec Pierre, un poète dont l'aïeule cubaine cache, elle aussi, ses secrets. Entre Haïti, Cuba et la République dominicaine, se dessine alors une quête des origines brouillée par les mouvements de masse que l'esclavage et les conflits politiques ont provoqués.

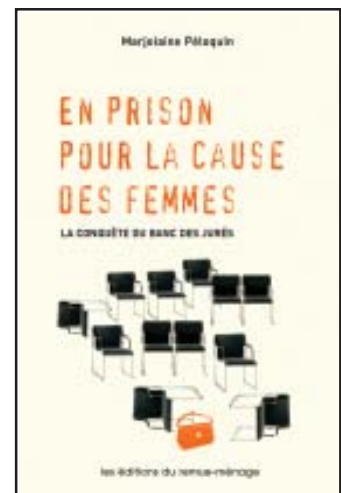
1986, Haïti au temps de l'espoir ; une histoire où la passion, l'amitié et les romans ne sont pas toujours là où on les attend.



Marjolaine Péroquin, *En prison pour la cause des femmes. La conquête du banc des jurés* 312 pages, 2007

Le 1^{er} mars 1971, sept jeunes femmes prenaient d'assaut le banc des jurés, en pleine séance de la cour, au quartier général de la Sûreté du Québec, le centre Parthenais à Montréal, où se tenaient les procès qui ont suivi la Crise d'octobre. Par cette action d'éclat, elles voulaient protester contre le fait que les Québécoises n'avaient pas le droit d'être jurées. Outrage au tribunal ! Ces militantes de la cellule Action-choc du Front de libération des femmes du Québec ont été incarcérées sur-le-champ à la prison Tanguay, pour y purger des peines variant de un à deux mois.

En prison pour la cause des femmes nous plonge au cœur d'un Québec en pleine effervescence, mais qui vient de subir l'électrochoc violent de la Loi sur les mesures de guerre. Raconté par l'une de ses protagonistes, ce récit nous fait vivre de l'intérieur la genèse de l'Action des jurées, toutes les péripéties et les suites de cet épisode méconnu de notre histoire récente. Le 18 juin 1971, la Loi des jurés était modifiée, marquant un autre jalon de la lutte des Québécoises pour l'égalité. Le Front de libération des femmes (1969-1971) mènera encore plusieurs batailles et se dissoudra peu après, à l'automne de la même année. Chronique intime et politique d'une action solidaire, vécue par des femmes déterminées à mettre le féminisme « sur la carte », ce livre rétablit les faits: sait-on quel rôle a joué le Front de libération des femmes dans l'histoire des femmes au Québec ? Avons-nous oublié comment nos droits ont été conquis?



LES MEMBRES DU CONSEIL DE L'IREF (2007-2008)

Directrice

Marie-Andrée ROY, Département des sciences des religions

Agente de recherche et de planification et adjointe à la formation
Lorraine ARCHAMBAULT

Responsable du développement de la recherche
Lyne KURTZMAN

Coordonnatrice de la recherche
Francine DESCARRIES, Département de sociologie

Coordonnatrice de l'enseignement
Lori SAINT-MARTIN, Département d'études littéraires

Représentantes professeures
Sylvie JOCHEMS, École de travail social
Hélène MANSEAU, Département de sexologie
Thérèse ST-GELAIS, Département d'histoire de l'art

Représentante chargée de cours
Louise BROSSARD, École de travail social

Représentantes étudiantes
Pascale GAUTHIER-BRUNET, certificat en études féministes
Janie BEAUCHAMP, maîtrise en sciences des religions,
concentration études féministes

Mandataire du Doyen de la Faculté des sciences humaines
Anne ROCHETTE, vice-doyenne aux études

Mandataire du Protocole UQAM/Relais-femmes
Irène DEMCZUK, Service aux collectivités

Représentantes du milieu socio-économique
Postes à combler



FONDS ANITA CARON

Le Fonds Anita Caron a été créé dans le but de contribuer financièrement aux activités de formation et de recherche des étudiantes et étudiants inscrits à nos programmes d'études.

Trois bourses d'études sont offertes annuellement dans le cadre d'un concours:

- ↳ **une bourse de 1 000 \$**
- à la concentration de deuxième cycle
- ↳ **deux bourses de 500 \$**
- au certificat
- à la concentration de premier cycle

Pour offrir un don au Fonds Anita Caron, nous vous invitons à communiquer avec la directrice de l'Institut, madame Marie-Andrée Roy

COLLABORATRICES

Audrey Baril, Isabelle Courcy, Geneviève Gariépy, Geneviève Guernier, Marie-Julie Garneau, Lyne Kurtzman, Isabelle Lehuu, Marie-Andrée Roy, Thérèse St-Gelais, Lori Saint-Martin, Julie Théroux-Séguin.

COORDINATION

Lorraine Archambault, agente de recherche et de planification et adjointe à la formation

MISE EN PAGE

Céline O'Dowd, secrétaire et assistante de programmes